Paul Ledoux

Un artiste-peintre et graveur alsacien dans l'armée française en 1914-1918

Paul Ledoux. An Alsatian painter and engraver in the 1914-1918 French forces

Paul Ledoux. Ein elsässischer Maler und Graveur von 1914-1918 in der französischen Armee

François Ledoux

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1940>

DOI : 10.4000/alsace.1940

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2013

Pagination : 155-166

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

François Ledoux, « Paul Ledoux », *Revue d'Alsace* [En ligne], 139 | 2013, mis en ligne le 01 octobre 2016, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1940> ; DOI : 10.4000/alsace.1940

Paul Ledoux

Un artiste-peintre et graveur alsacien dans l'armée française en 1914-1918

Aujourd'hui malheureusement oublié, Paul Ledoux fut un artiste de renom dans l'entre-deux-guerres, et au-delà, mais aussi l'un des 17 ou 20 000 Alsaciens-Lorrains engagés volontaires dans l'armée française pendant le premier conflit mondial.

Esquisse de biographie²

Né le 18 novembre 1884 à Illkirch-Graffenstaden, dans une famille nombreuse, dont le père est chef d'atelier à la Société alsacienne de construction mécanique (SACM), Paul-Eugène Ledoux se destine très tôt à une carrière artistique et entre en 1899 à l'école des Arts décoratifs de Strasbourg (*Kunstgewerbeschule*), qu'il fréquente jusqu'en 1902, sous la direction de Cammissar, Daubner et Jordan. De 1902 à 1904, il séjourne à Paris, où il étudie à l'école des Beaux-Arts, dans l'atelier de Cormon. En 1905, comme beaucoup d'artistes alsaciens de son époque, il rejoint l'Académie des Beaux-Arts de Munich (*Kunstakademie*), où il est l'élève de von Loefftz et de Jank. Après avoir obtenu une médaille d'argent en 1908, il quitte Munich en 1909. De 1910 à 1913, il revient à Paris, passant douze mois dans l'atelier de Jambon et Bailly, où il réalise des décors de théâtre. Durant cette période, il effectue des voyages à Dresde (1911) et en Pologne (1912).

1. L'auteur, médecin retraité, est un des petits-enfants de l'artiste.

2. Sources : Archives familiales. – BAUER (A.), CARPENTIER (J.-B.), *Répertoire des Artistes d'Alsace des XIX^e et XX^e siècles*, Paris-Strasbourg, 1986, p. 215. – LOTZ (François) et al., *Artistes peintres alsaciens de jadis et de naguère (1880-1982)*, Pfaffenhofen, 1985, p. 208. – *Nouveau Dictionnaire de biographie alsacienne*, p. 2272.

Les carnets de guerre 1914-1918 de Paul Ledoux

Installé à Paris lorsque la guerre éclate, Paul Ledoux s'engage dans l'armée française le 27 août 1914 pour la durée du conflit. En tant que citoyen allemand, il rejoint, comme soldat de 2^e classe, le 2^e régiment étranger au dépôt de Blois, sous le nom de Jean Fauconnier. Devenu Français du fait de son engagement, en vertu de la loi du 5 août précédent, il est incorporé le 2 septembre au 113^e régiment d'infanterie, 4^e compagnie, 3^e section.

Pendant ce temps, deux de ses frères restés en Alsace sont mobilisés dans l'armée allemande. Le plus jeune, Armand, est envoyé à Darmstadt dans une usine d'aviation et son aîné, Victor, sur le front russe.

Tout au long du conflit, Paul Ledoux note avec précision, dans huit petits carnets, les événements qu'il vit au quotidien sur le terrain avec ses camarades de guerre, et qui se trouvent résumés de façon chronologique dans ce texte. Il ne s'agit là que de révéler la richesse de ce document qui, cela va de soi, mériterait une étude scientifique bien plus développée en vue d'une publication intégrale.

Le 11 novembre 1914, il quitte Paris, laissant dans la capitale son épouse Élise et son jeune fils Guy, âgé de quatre mois seulement. Après quarante-huit heures de chemin de fer, son régiment arrive à Clermont-en-Argonne, région où se déroulent d'intenses combats. Dans le froid, la pluie, la neige, Paul Ledoux découvre les tranchées, les barbelés, les fusillades et canonnades avec le fracas des 75, dont « tout le monde aime [la] belle voix sonore, c'est la joie de l'armée »³.

En décembre, après avoir assisté à « la triste cérémonie de dégradation de cinq soldats », il participe à l'attaque de Vauquois (Meuse), avec les marches de nuit, les coups de fusil et les marmitages, pour atteindre les premières lignes. Le début de 1915 voit la poursuite de la bataille de Vauquois, rendue très difficile par les conditions climatiques (« nous pataugeons dans la boue jusqu'aux genoux »), les rats et surtout la forte résistance allemande. Au mois de janvier, le colonel qui commande le régiment recherche un dessinateur pour effectuer des croquis et des dessins topographiques afin de localiser l'emplacement des tranchées et faciliter les rapports des patrouilles. En raison de sa formation, le soldat Fauconnier est choisi pour cette tâche et est attaché au chef de corps. Dessins, photocopies, lettres de permission, sont désormais sa principale occupation, ce qui ne l'éloigne pas du terrain, car il doit suivre les marches du régiment vers Croix de Pierre, Le Claon, Le Neufour, Les Islettes.

3. Citations tirées du carnet inédit de Paul Ledoux.

Paul Ledoux en soldat durant la guerre.

À cette occasion, il découvre cette guerre qui broie les hommes : la condamnation d'un soldat en conseil de guerre, puis son exécution, et la dégradation d'un autre (le 1^{er} février) ; les blessés évacués des tranchées, l'explosion d'une mine avec ensevelissement de plusieurs hommes (quatre morts et quatre blessés), les quatorze prisonniers avec lesquels il converse (parmi lesquels de nombreux jeunes gens, un sous-officier en casque à pointe et des blessés). Paul Ledoux observe aussi des combats d'« aéroplanes » dans le ciel.

Le 17 février, il décrit longuement dans son carnet la montée vers les premières lignes, appuyée par la « danse infernale » de l'artillerie : « Quelle allégresse. C'est la première fois qu'on va à l'attaque de plein jour et c'est réconfortant d'avoir un pareil soutien. » Des blessés refluent de la première ligne, quatre soldats sont fauchés dans leur boyau par une mitrailleuse allemande, dont deux tués. Paul Ledoux prodigue des soins d'urgence aux blessés : « Je panse un pauvre diable dont une balle a arraché les chairs des muscles fessiers. » Les combats se poursuivent au cours des jours suivants,

sous la pluie et la neige ; le 24 février il note « la triste mort de deux braves officiers ». Le 28 février c'est encore le triste quotidien de la guerre : la bataille fait rage (arbres fauchés par les obus, un canon de 75 qui explose, tuant un soldat et blessant l'autre). L'attaque a permis aux Français de s'emparer de la première ligne allemande et de ramener trois prisonniers.

Pendant les accalmies et les périodes de repos, alors que les autres soldats se distraient en jouant aux cartes, Paul Ledoux dessine et fait le portrait de son lieutenant. Plus tard, la saison estivale permet des baignades. Paul Ledoux aime aussi contempler la nature, bien que celle-ci soit défigurée par les combats, et il se plaît à la décrire quelques mois plus tard : « Sous la neige, la forêt est triste ce soir. Un vaste linceul couvre le sol, où tant de braves soldats sont tombés. Par instants, la lune jette une pâle lueur sur la neige. Les pauvres camarades dans les tranchées se sentent reculés en plein hiver et pourtant la saison avance, nous sommes le 1^{er} mars. » Ce jour-là, l'attaque reprend, pour plusieurs jours, sous une pluie d'obus et de marmites, avec les morts à enterrer.

Au début d'avril est lancée une nouvelle attaque, à laquelle participe l'aviation. De mai à juillet, sont relatés dans le carnet, en dehors de la routine quotidienne : une nouvelle exécution de soldat (le 4 mai), une description de la chasse aux rats dans les tranchées ; le premier anniversaire, le 20 juin, de Guy, fils de Paul Ledoux, accompagné de l'envoi d'une photo avec sa mère ; la mort de trois camarades artilleurs « réduits en bouillie » par un obus de 105 (le 30 juin), la mort du commandant du 3^e bataillon et les blessures du général qui commande le corps d'armée, ainsi que l'arrivée du général Sarrail⁴, accompagné du ministre de l'Instruction publique Albert Sarraut (les 5 et 7), la mort au combat de son camarade, le sergent-major Guillon, et les premiers gaz asphyxiants qui dégagent une nuée jaune et épaisse, irrespirable (le 13 juillet et le 28 septembre).

D'août à septembre ont lieu deux prises d'armes avec remise de décorations, tandis que les troupes effectuent des déplacements dans les environs de Clermont, Jubécourt et Auzéville. Les passages d'avions sont fréquents avec des combats aériens, dont l'un se termine avec la chute de deux avions français dont les pilotes sont retrouvés carbonisés (le 1^{er} septembre). Le 21 septembre est enterré un sous-lieutenant mort des suites d'une plaie par balle à la cuisse.

Comme il est bien naturel, Paul Ledoux s'intéresse à ses compatriotes. Le 1^{er} octobre il signale l'arrivée d'un Allemand ne parlant pas un mot de français, qui s'avère à l'interrogatoire être un Alsacien de Rixheim, enrôlé à Metz le 3 août, qui, après s'être disputé avec les « boches », craignant d'aller en prison, en a profité pour rejoindre l'armée française.

4. Commandant de la 3^e armée.

Dès le 7 mai, il décrit l'arrivée d'un *Feldgrau*, parlant bien français celui-là, qui a traversé les lignes en état d'ivresse : originaire de Mézières-lès-Metz, il « en avait marre des boches ». Parmi les poilus, il rencontre également un capitaine du génie originaire de Barr. Resté en contact avec le milieu artistique alsacien, il écrit deux lettres au docteur Pierre Bucher, fondateur avec Charles Spindler du Musée alsacien de Strasbourg ; son carnet renferme également la copie d'une lettre à Maurice Barrès datée du 9 juin 1915, avec sa réponse le 8 juillet.

Après une permission – la première en un an –, Paul Ledoux est de retour, le 8 octobre, en Argonne, où il retrouve ses activités de bureau. Il fait notamment les plans de La Chalade (église, abbaye cistercienne, cimetière) et profite, comme beaucoup de ses camarades, de ses moments de repos pour écrire à son épouse ou fabriquer des objets d'« artisanat de tranchée » à partir des douilles d'obus, comme des bagues et des coupe-papiers, apportant ainsi sa contribution à l'« art du poilu ».

Le 18 novembre, il se rend à Clermont en vue de passer un examen pour devenir interprète de langue allemande, ce qui ne lui pose pas de difficultés puisqu'il a appris l'allemand à l'école et qu'il l'a parlé durant quatre ans à Munich. Le 20 novembre, il est détaché du 113^e régiment au poste de télégraphie de la division. Décembre se passe dans le froid, la neige et les boyaux inondés par la pluie. Les bombardements se poursuivent avec des tués et des blessés. Paul Ledoux fait la rencontre d'un camarade de Mollkirch.

1916 : l'apogée de la guerre de positions, 1917 : reprise du mouvement

L'année 1916 débute par la terrible explosion d'une mine allemande qui creuse un entonnoir de cinquante mètres de large dans lequel vingt-cinq hommes se trouvent engloutis. L'horreur est quasi-quotidienne. « Les tranchées sont horriblement labourées par des projectiles de tous calibres. Pauvre cimetière, pauvres poilus, même dans la mort ils n'ont pas de repos », note Paul Ledoux le 22 janvier dans la région de Cheppe. En février, la neige recouvre le sol, et dans les airs sont observés des combats aériens : un avion français est abattu et les pilotes sont retrouvés gravement blessés. Sur le terrain, l'activité militaire est ralentie, ce qui permet à Paul Ledoux de poursuivre ses œuvres d'« artisanat » et de faire des dessins et des portraits des camarades de combat.

Le 11 février, il passe au 8^e régiment du génie. Un tel changement d'arme est plutôt rare dans les services d'un soldat. La fin du mois, très froide, nécessite beaucoup de bois de chauffage, coupé dans la forêt et

descendu à la manière des « schlitteurs ». Pour se « distraire », Paul Ledoux visite la Cote 285, un des points remarquable du front. En mars, alors que les avions « boches » continuent de survoler la zone, lâchant des bombes, sont entrepris de longs travaux de sape. Le 28 mars a lieu l'enterrement du lieutenant-colonel Boudet du 313^e, suivi, deux jours plus tard, de la visite du général Joffre, accompagné du général italien Cadorna.

Au début de mai, Paul Ledoux obtient une permission qui lui permet de revoir sa femme et son fils à Paris et il visite à deux reprises, après son retour, le château d'Abancourt (Nord), abîmé par les combats. Il achève également une croix pour la tombe de son ami Guillon.

Nommé caporal au dépôt télégraphique du 5^e corps d'armée le 20 juin, il est affecté à la compagnie télégraphique de la 3^e armée le 25 et suit l'état-major parti pour Noailles. Au cours des mois d'été, il procède à des interrogatoires au camp de prisonniers (le 8 juillet), se rend au château de Pierrefonds (Oise) et profite de la chaleur pour s'offrir des baignades (il traverse l'Aisne à la nage le 6 août), agréments limités par l'apparition de puces et de rats chassés au pistolet automatique (le 16 août). Du 21 août au 15 septembre, il bénéficie d'une nouvelle permission, qu'il passe à Orléans. Le 12 octobre, il obtient une citation et la croix de guerre. Jusqu'à la fin de l'année, il continue à faire des dessins, dont certains sont achetés par les officiers. Une nouvelle permission lui est accordée du 15 au 26 décembre.

Le 10 janvier 1917, Paul Ledoux est muté au service des renseignements (SR) du 2^e Bureau de la 3^e armée. Son carnet porte toujours la trace des événements militaires et politiques. Tandis qu'un zeppelin est abattu à Compiègne, intervient la démission du président du Conseil Aristide Briand, puis l'abdication du tsar Nicolas II.

En mars, Paul Ledoux note la prise de Nesle, Ham, Noyon et Roye, après le retrait stratégique ordonné par le général Ludendorff, quartier-maître général des armées allemandes, lequel a pratiqué une politique de terre brûlée.

Depuis Avricourt [Oise] jusqu'à Beuvraignes [Somme], écrit Paul Ledoux le 21 mars, nous voyageons sur voiture attelée, convoi de ravitaillement et d'artillerie. Haut perché sur mon siège, je peux bien me rendre compte de l'état de dévastation de ces pauvres villages sur l'ancienne ligne de feu. [illisible] a beaucoup souffert, formidables abris dans les maisons abandonnées. Beuvraignes a complètement disparu. Des troupes en marche partout : 3^e zouaves, artilleurs, 414^e d'infanterie, cavaliers. On voit de tout, d'interminables convois encombrant la route, nous changeons plusieurs fois de voiture pour avancer plus vite, ainsi nous traversons le passage difficile de Beuvraignes. Là, le spectacle est indescriptible. Il y a des soldats partout, des arbres déchiquetés, des squelettes de chevaux, des pans

de murs prêts à s'écrouler, des obus non éclatés, des « *Minen* »⁵, des obus à moitié éclatés, tout gît pêle-mêle. Des poilus font des fouilles individuelles. Une escouade de zouaves s'est retirée dans un grand entonnoir à l'abri du vent pour casser la croûte. Les chéchias s'agitent dans les décombres, dans la terre labourée par la mitraille comme de fantastiques coquelicots. Des Arabes grelottent sous la pluie et le vent le long de la route. Que sont-ils venus s'égarer ici ?

Dans le territoire reconquis, Paul Ledoux, en tant qu'agent de renseignements, procède à l'interrogatoire de la population qui, en plus de la misère, souffre des rigueurs de l'hiver, tandis qu'au bureau se poursuivent les travaux de cartographie, d'écriture et de polycopie. Le 24 mars, il visite l'église de Roye et note la venue du président de la République Raymond Poincaré, venu avec l'amiral Lacaze, ministre de la Marine et, par intérim, ministre de la Guerre, Léon Bourgeois, sénateur de la Marne et les généraux Humbert, commandant de la 3^e armée, et Franchet d'Espèrey, commandant du groupe d'armées du Nord. En avril, les tournées sur le front lui font découvrir d'horribles destructions, avec des villages en ruine comme Chauny et Flavay-le-Martel (Aisne). Il mène de nouveaux interrogatoires à l'hôpital de Villers-sur-Coudun, puis il retourne à Noyon, dont il visite la cathédrale et ses magnifiques trésors. Le reste du mois est occupé à visiter d'autres lieux qui ont souffert : Blérancourt et son château, dont il fera des dessins et une gravure ; le château de Coucy, Beaulieu, Fréniches, Guiscard, où il prend des photos et fait des croquis. À ce moment, il apprend, bien tardivement, le décès à son domicile, le 25 mars, de son frère Victor, revenu malade du front russe.

En mai, au retour d'une nouvelle permission, il rencontre Étienne Giran, qui prépare, dans le but de relater la vie dans les tranchées, un livre intitulé : *Parmi les zouaves*, dont il veut lui confier les illustrations. En effet, à côté de son travail de bureau, Paul Ledoux s'intéresse à la vie quotidienne des soldats, de même qu'aux paysages et aux bâtiments qui s'offrent à sa vue. C'est ainsi qu'il entreprend de dessiner la cathédrale de Noyon, dont il fera plus tard deux gravures sur bois, ayant pu obtenir le matériel nécessaire. En juin, il rencontre le peintre René-Xavier Prinnet et en octobre, le peintre Maurice Denis, auquel il présente ses croquis et qu'il revoit en décembre. À cela s'ajoutent des activités culturelles : opéra comique à Guiscard, cinéma, soirée au théâtre municipal de Noyon au retour d'une permission, le 22 juillet. Dans le même temps, il poursuit ses visites d'églises à Soissons, Évrécourt, Thiescourt, qui, toutes, ont souffert du conflit. Sur le plan militaire, il mentionne toujours des passages d'avions allemands – dont certains lâchent des bombes –, ses expériences avec les pigeons voyageurs et des manifestations officielles : une prise d'armes avec remise de décorations par le duc de Connaught le 27 septembre, et le

5. *Minenwerfer* : obusiers de tranchée (surnommés « crapouillot » du côté français).

lendemain une remise de décorations italiennes en présence du roi Victor-Emmanuel III. L'année se termine sur un concert à la cathédrale de Noyon.

Derniers combats et démobilisation

L'année 1918 commence par un nouveau deuil familial, le décès du père de Paul Ledoux, le 31 décembre 1917, nouvelle arrivée tardivement le 25 janvier 1918 et qui lui vaut une permission. En février, il participe à des vols de pigeons et visite avec ses camarades les villes de Clermont, Thury et Auvillers (cette dernière possède dans son église une copie d'un relief d'Augustino Ducci rapporté par un général de l'armée d'Italie sous Bonaparte, dont l'original est au Louvre). Le 17 mars, il a la grande joie de recevoir la visite de son épouse.

Le mois d'avril est consacré à la visite des camps de prisonniers allemands, où il procède à des interrogatoires, tout en en profitant pour faire des dessins et des aquarelles des lieux et des soldats. Il est également détaché pour quelques temps auprès de Miss Morgan, une américaine, vice-présidente du Comité américain pour les régions dévastées de France, au château de Blérancourt⁶, pour la sauvegarde des œuvres d'art dans la zone des armées. Aussi se rend-t-il le 25 avril, accompagné par un lieutenant et un capitaine du 4^e bureau, au château de Lataule (Oise) avec pour mission de désigner les objets d'une certaine valeur artistique et de les faire évacuer. Il procède ensuite de la même manière à l'église-abbatiale de Saint-Martin-aux-Bois (Oise), où sont déposés un vitrail, des stalles et des boiseries, mis en sûreté à la manufacture de tapisseries de Beauvais le 9 mai. Paul Ledoux se livre à toutes ces activités sur fond de bruits d'avions allemands et de torpilles aériennes.

Durant le mois suivant se succèdent pour lui des cours de morse et la mise en place de systèmes d'écoute pour espionner les plans de l'ennemi (lignes, piquets métalliques enfoncés dans le sol, amplificateurs). Le 28 juin, il est nommé sergent. Lorsqu'en juillet, l'état-major décide de publier un manuel sur l'armée allemande, il est chargé de dessiner les uniformes des prisonniers, du simple soldat aux officiers. Le 27 juillet, il assiste à une remise de décoration au général Humbert. Après un nouveau départ en permission à Paris, au début d'août, il découvre des Alsaciens-Lorrains au camp de prisonniers, dont un Strasbourgeois qui a connu l'un de ses amis (et plus tard un jeune de Fegersheim). De fréquents passages d'avions l'obligent à dormir dans la cave de son cantonnement.

6. Qui abrite aujourd'hui le musée de la coopération franco-américaine.

Le mois de septembre commence par une heureuse nouvelle, l'arrivée de Marie-Agnès, fille de Paul Ledoux, qui « fête sa naissance à la popote ». La visite de la région de Noyon, le 7 septembre, est en revanche des plus tristes, car celle-ci a beaucoup souffert de la nouvelle attaque allemande. La cathédrale, dont il refait le dessin en vue d'une nouvelle gravure, est fortement endommagée tant à l'extérieur qu'à l'intérieur :

Les orgues sont enlevés. Du grand orgue, il ne reste plus trace. Des obus à peine éclatés gisent sur les carreaux. Les tableaux sont sortis de leurs cadres. La sacristie est profanée [...]. Certains tableaux sont lacérés [...]. La rosace a reçu un obus. Tout est couvert d'éclats de pierre. L'armoire du XIV^e est brisée [...]. Manque la superbe tête du Christ en pierre que nous avons encore admirée l'année dernière...

Après avoir vu, le dimanche 8 septembre, passer Clemenceau dans une auto avec le maréchal Foch, Paul Ledoux suit des conférences sur les uniformes allemands et part en permission du 20 au 26.

Le mois d'octobre est encore consacré aux dessins, dont deux placés dans la revue *L'Illustration*, et a des voyages à Paris, puis à Épernay et Laon. « L'armistice est signé, écrit Paul Ledoux le 11 novembre, les hostilités cesseront à 11 heures [...] ; soir feux d'artifice, belle nuit claire. » « Soir, dîner de l'Armistice, ajoute-t-il le lendemain. Bourgogne et Champagne ! » Parti le 2 décembre pour Paris par étapes, il apprend quelques jours plus tard le décès de son beau-père. Ayant retrouvé avec grand plaisir son atelier, il obtient une permission de vingt jours le 20 décembre. Il est démobilisé par le 8^e régiment du génie à Angoulême le 23 mai 1919.

Ce long récit de quatre ans de guerre serait incomplet sans mentionner la description des rapports humains et affectifs avec les camarades de combat inconnus jusqu'alors, simples soldats et officiers, avec lesquels l'auteur des carnets partage fatigue, peurs, souffrances et deuils, mais aussi les moments de gaieté et d'espérance au cours d'un bon repas accompagné d'une bonne bouteille... Des souvenirs et des amitiés qui perdureront toute la vie.

Parmi les combattants, se trouvait un ami lui aussi originaire d'Illkirch-Graffenstaden, Lucien Rudrauf, critique d'art, qui habitait comme Paul Ledoux à Paris au moment de la déclaration de guerre et s'était également engagé volontairement dans l'armée française. Ces deux passionnés d'art se sont souvent rencontrés au cours des deux premières années du conflit. En août 1916, c'est Lucien Rudrauf qui apprend à Paul Ledoux la mort de son jeune frère Charles, décédé devant Verdun sous l'uniforme allemand à l'âge de vingt-et-un ans d'une blessure infectée au bras. C'était un peintre précoce et très talentueux, qui avait fréquenté les Beaux-Arts de Paris, mais

était retourné en juillet 1914 à l'école des arts décoratifs de Strasbourg et avait été de ce fait mobilisé par la suite dans l'armée allemande⁷.

Profondément marqué par la Grande Guerre, comme tous les artistes de sa génération, Français de cœur sans renier sa double culture et son bilinguisme, Paul Ledoux est une parfaite illustration du « paradoxe alsacien ». C'est également un catholique convaincu, dont la foi a été d'un grand secours pour lui permettre d'affronter les difficultés de la vie, en particulier celles du temps de guerre. Il reste à souhaiter que le grand public puisse bientôt redécouvrir son œuvre à la faveur du centenaire de la Grande Guerre, dont il fut un modeste acteur, au milieu de millions d'autres hommes, dont quelque 380 000 Alsaciens-Lorrains dans l'armée allemande, environ 17 à 20 000 engagés volontaires alsaciens-lorrains dans l'armée française et des dizaines de milliers d'autres soldats français, américains ou canadiens nés dans le territoire annexé – ou dont les parents en étaient originaires –, mais possédant dès avant 1914 la nationalité de leur pays d'accueil.

Fresque « Les Saints Innocents » dans le chœur de l'église de Blienschwiller, exécutée en 1913, restaurée.

7. Lucien Rudrauf a par la suite pieusement entretenu la mémoire de ce frère défunt et lui a consacré une brochure, puis un ouvrage, que Paul Ledoux possédait bien évidemment dans sa bibliothèque : *Une Figure alsacienne : Charles Rudrauf. Peintre et martyr. 1895-1916*, Illkirch-Graffenstaden, 1958 et *Un Maître alsacien de vingt ans, Charles Rudrauf : Mort pour la France*, Strasbourg, 1966.

Résumé

Paul Ledoux. Un artiste-peintre et graveur alsacien dans l'armée française en 1914-1918

Paul Ledoux (1884-1960) est un artiste-peintre et graveur né en Alsace, province française devenue allemande après la guerre de 1870. Après ses études artistiques à Strasbourg, Paris et Munich, il se retrouva de nouveau à Paris en 1914 au moment de la déclaration de guerre. Il s'engagea dans l'armée française et combattit en Argonne. Durant le conflit, jour après jour, il prit des notes dans ses petits carnets qui se trouvent résumées dans le présent article. Il réussit également à poursuivre son art sur le terrain, illustrant par ses œuvres la vie des soldats et des lieux de combat.

Zusammenfassung

Paul Ledoux. Ein elsässischer Maler und Graveur von 1914-1918 in der französischen Armee

Paul Ledoux (1884-1960) ist Kunstmaler und Graveur. Geboren wurde er im Elsass, in der französischen Provinz, die nach dem Krieg von 1870 französisch geworden ist. Nach seinem Studium der Kunst in Strasbourg, Paris und München lebt er 1914, zum Zeitpunkt des Ausbruchs des Krieges, wieder in Paris. Er tritt in die französische Armee ein und wird in den Argonnen eingesetzt. Während des ganzen Krieges macht er Tag für Tag in seinen kleinen Notizbüchern Aufzeichnungen. Diese sind erhalten. Der vorliegende Artikel fasst sie zusammen. Es gelingt ihm ebenfalls, auf dem Schlachtfeld seinen künstlerischen Neigungen nachzugehen. Seine Werke illustrieren das Leben der Soldaten und die Orte, wo sie gekämpft haben.

Summary

Paul Ledoux. An Alsatian painter and engraver in the 1914-1918

French forces

Paul Ledoux (1884-1960) was a painter and engraver, born in Alsace, a French province that had become German after the 1870 war. After studying art in Strasbourg, Paris and Munich, he happened to be in Paris when the war broke out. He was drafted in the French forces and participated in the Argonne battle. Day after day he jotted down notes in little notebooks which are summarized in this contribution. He even managed to pursue his artistic activities by drawing his brothers ins arms in their daily life on the battlefields.